

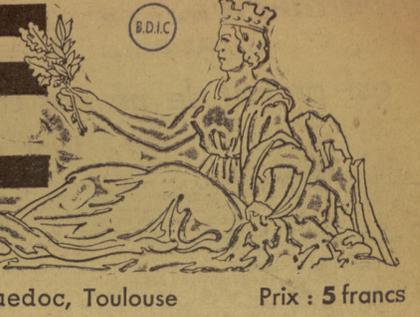
# REPUBLICAINE

N° 30 Samedi 19 Janvier 1946

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

10, rue du Languedoc, Toulouse

Prix : 5 francs



## LE MORAL

### Il ne faut pas parler de corde chez le pendu

Nos adversaires, c'est-à-dire ceux de la République espagnole, ne peuvent malgré leur audace ou leur fantaisie imposer la légalité de notre régime, né de la plus authentique volonté nationale et fortifié par elle. Il ne peut être abattu que par un coup de force dans lequel les armes hitlériennes et celles de l'Italie fasciste prennent une part prépondérante. On ne prétend pas, rien moins, qu'annuler notre système d'inspiration par des allégations aussi fausses que la division des républicains espagnols et même l'affirmation qu'ils ont été des discordes et des luttes. Ainsi de même que la vérité suit les chemins logiques, clairs et décolorés, le mensonge diverge, se cache, se terre et prétend remplacer l'évidence par de simples hypothèses.

Nos adversaires, confiants dans leurs artifices, voudraient justifier la restauration monarchique, non pas comme une légalité, mais comme une impérieuse solution en face de nos discordes et de nos difficultés.

Il n'y a pas à insister sur la légitimité infaillible de la République, puisque à nos informations basées sur les faits les plus positifs, personne ne peut opposer une contestation. Mais il importe de décrire cette manœuvre, couverte de fil blanc, par des répliques irréfutables.

C'est précisément les monarchistes qui, bien loin de suivre le conseil du vieux dicton de ne pas parler « de corde dans la maison d'un pendu », commettent la maladresse de le faire, et d'en faire leur emblème.

Les monarchistes se classent en Espagne en partisans de Don Juan et ceux qui se réclament d'un légitimisme périmé.

L'infant Don Juan, fils du roi détrôné Alphonse XIII, oron avoir les droits dynastiques par la suite de son abdication et du renoncement de son frère aîné à qui la nature refusa le don de la parole, la plus solennelle expression de la volonté.

Mais les « requêtes », ceux des monarchistes qui maintiennent leur foi et leurs convictions politiques avec le plus d'entrain de décision et de courage, quand la phalange veut s'imposer et en arriver dans son insinué à établir le parti unique dans l'Etat franquiste, luttèrent avec acharnement au cours de notre guerre et, en plus d'une occasion, s'opposèrent aux intentions des phalangistes. A ceux-là, la personne de l'infant Don Juan n'inspire aucun sentiment de fidélité et ceci en raison de qu'ils désignent d'autres noms dont certains sont ceux des princes étrangers, tels que Don Duarte de Braganza, l'archiduc Otto d'Autriche, ou bien quelque membre de la royauté de la famille de Bourbon Parme.

Voilà toute la diversité des candidats à la restauration monarchique qui tâche par un coup de force, remplacer par le plus arbitraire des expédients, la claire, la simple revendication de la légalité politique, essentielle. Et cela, précisément, à une époque où la démocratie et la justice font coïncider leurs aspirations et leur prédominance.

Il est encore indéniable que dans les camps des partisans de Don Juan il y a des tendances, non seulement divergentes, mais encore tout à fait contraires à l'esprit démocratique qui voudrait caractériser la monarchie : ce sont les transfuges de la phalange, les militaires qui, avec la création de la légion, ont été incorporés dans la République, le pouvoir constitutionnel de la monarchie depuis 1931 jusqu'à 1933 et provoquèrent la dictature militaire devant laquelle Alphonse XIII fut contraint de fuir pour sauver sa couronne. Et il y a aussi les classes privilégiées qui, par leurs richesses, financèrent l'aventure et, en échange de leurs avances hypothèques le régime qui, pour être constitutionnel, ne peut se soumettre qu'à la volonté nationale.

C'est tout ces éléments, divers et divisés, qui furent la cause que la monarchie qui était revenue en Espagne en 1874, et qu'en 1931 avait perdu pour toujours ses possibilités n'ait pu dans ce demi-siècle imiter les exemples de royautés constitutionnelles qui, sous le couvert de leur titre en offrent à la démocratie sinon le maximum des garanties, le minimum de méfiance.

Mais en plus de tout ce que suppose dans l'ordre politique la négation de ses titres, il y a des divisions qui ont été pratiquées dans les corps nationaux et social, telles que la perte de toutes nos colonies et l'existence des partis et organisations qui n'ont jamais été aussi nombreux en Espagne que sous la monarchie. La République pendant les sept années de son existence normale établit une compréhension féconde entre les classes bourgeoises et ouvrières, et à présent en exil, devant les rigueurs et des difficultés les plus grandes, ce sont les mêmes dispositions, les mêmes dispositions, depuis les républicains les plus modérés jusqu'au parti communiste et les organisations libertaires ont toutes déclaré leur acceptation et leur respect de la constitution républicaine de 1931 et tous ont promis de donner leur concours ou tout au moins leur appui à la République.

Le régime de M. Giral qui tient le pouvoir par décision du président légal de la République, a le pouvoir ratifié par le vote unanime des derniers Cortès espagnols.

## L'HEURE DE LA VÉRITÉ

### Malgré toutes les manœuvres monarchistes, la cause républicaine s'affirme. Notre ministre d'Affaires étrangères se trouve déjà à Londres, où nos représentants sont invités en qualité d'observateurs à l'Assemblée de l'O.N.U.

L y a quatre mois, dans notre section « Sagitario » nous avons arboré le disque rouge d'alerte en signalant M. Artajo, Homme de l'Action catholique, inscrit à la politique vaticane, au mouvement « Pax Romana », marionnette des Jésuites qui pendant la République, avait été chargé Gil Koolos et qui présentait abouir à une transformation rien qu'apparente du régime franquiste. Mais Artajo était destiné à écartier l'influence de la Phalange pour offrir aux éléments catholiques autoritaires, il est en plein accomplissement de sa mission et en plein développement de son action.

C'était la semaine dernière que devait se produire la crise décisive du gouvernement franquiste. Il fallait rester que deux ministres, celui des affaires étrangères, et celui des affaires intérieures, et, dans les deux cas, Artajo avait été nommé à la place de celui qui avait été démis de ses fonctions.

Artajo avait été nommé à la place de celui qui avait été démis de ses fonctions. Il était présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun. Il est présent au village natal, dans le marbre de l'enfer de Verdun.

pour éviter qu'on n'interprète son passage comme un contact avec Franco, selon la B. B. C. Don Juan avait demandé de passer par l'Angleterre pour se rendre en Espagne, inscrite à la politique vaticane, au mouvement « Pax Romana », marionnette des Jésuites qui pendant la République, avait été chargé Gil Koolos et qui présentait abouir à une transformation rien qu'apparente du régime franquiste. Mais Artajo était destiné à écartier l'influence de la Phalange pour offrir aux éléments catholiques autoritaires, il est en plein accomplissement de sa mission et en plein développement de son action.

Si Don Juan triomphait — nous sommes sûrs qu'il ne triompherait jamais — il serait l'héritier direct de Franco, de par la volonté et les manœuvres de celui-ci, et la monarchie qui en naîtrait serait le monarque du 19 juillet, aussi sanglant que le franquisme, aussi gnaton qu'on ait mis son nom à

la cause des monarchistes ont fait la guerre ils l'ont financée, ils l'ont soutenue; ils ont servi et continuent de servir Franco, « Renouveau espagnole » était à la ligne avec la phalange et Calvo Sotelo devait être le chef civil de l'insurrection.

Pour cacher toutes ces manœuvres derrière un rideau de fumée, on lança la liste d'un gouvernement absurde, composée dans quelque café de Paris et donnée à la presse par notre ambassadeur à Paris. Quinones de Leon est un vieux renard qui connaît tous les chemins détournés de Paris.

Nous commençons de voir déjà sa main dans quelques journaux. Quinones de Leon dirigeait en France, pendant notre guerre, l'Union Française pour la Liberté et la Démocratie, toutes les manœuvres monarchistes qui s'y déroulaient, et il continue d'avoir des complaisances reconnaissantes qu'il n'a pas manqué d'embûcher à nouveau pour la deuxième croisée.

Nous nous attendons à lire des choses aussi surprenantes que celles que nous avons lues dans le numéro de l'Unité-France, où nous insistons sur notre avertissement : Toute nouvelle sur l'Espagne est fautive, en principe, tant qu'elle n'est pas immédiatement vérifiée. Nous attendons de voir ce que fera l'Unité-France, si elle continue d'être en Suisse. Fausseté flagrante comme tant d'autres.

C'est de toutes les hebdomadaires à nous pour la deuxième croisée. Nous nous attendons à lire des choses aussi surprenantes que celles que nous avons lues dans le numéro de l'Unité-France, où nous insistons sur notre avertissement : Toute nouvelle sur l'Espagne est fautive, en principe, tant qu'elle n'est pas immédiatement vérifiée.

Comme nous l'avions déjà annoncé, la Russie a demandé d'intervenir dans les conversations entre Franco et les monarchistes.

M. Giral a affirmé aux journalistes, notamment, qu'une fois restaurée à Madrid, la République coopérerait directement avec les Etats-Unis et les autres nations démocratiques de l'Europe et de l'Amérique latine.

En plus du rôle que l'influence espagnole pourrait jouer dans les relations des Etats-Unis et des autres pays de l'hémisphère occidental, M. Giral a souligné son intention de faire republier le programme de l'« Hispanidad » qui, dans l'esprit de Franco, tendait à contraindre l'influence américaine en Amérique latine.

M. Giral a ajouté que la République espagnole n'aurait de relations d'aucune sorte avec l'Afrique. Enfin, il a attiré l'attention de ses interlocuteurs sur l'existence de gisements d'uranium près de Salamanque, à la frontière portugaise, et sur la richesse de l'Espagne en mercure et en plomb, dont il serait possible de tirer de l'énergie atomique.

M. Giral n'a pas été seulement interrogé par des journalistes. Appelé au département d'Etat des Etats-Unis, il a eu la des entretiens pour envisager les modalités d'un changement de régime et les élections espagnoles.

Nous vivons des journées décisives dans lesquelles toutes les forces sont en action, aussi bien les amis que les adversaires. La décision des trois ministres pour le raptus de la République, qui a été retardée de quelques jours, va être prise ce mois même. Avant que les amandiers fleurissent Franco sera tombé. Et il ne sera pas remplacé par Don Juan. Ce seront les élections qui vont décider. Et que nos amis et nos ennemis le sachent, il va se produire l'explosion de la bombe explosion sentimentale du 12 avril.

## DSOQUE

### Les morts immortels

U nombre des sentiments français que j'admire il y en a un qui veut que reste vivante la présence des morts qui n'auraient jamais dû mourir. La France ne les oublie pas. Ni les morts immortels, ni les morts humbles. Pour ceux-ci il y a, dans le plus petit village comme dans les grandes villes, des monuments qui perpétuent leurs noms. Le « polja » qu'on croit qu'ils continuent d'être parmi nous. La semaine dernière, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Verlaine, tous les journaux, qu'ils soient de gauche, du centre ou de droite, ont parlé du grand poète mystique et érotique à la fois des « Poèmes saturniens ».

Les pages entières lui ont été consacrées. On a établi son bilan complet. On a fouillé, âme et corps. Rien n'a été caché au lecteur. Il se sent, ni de son œuvre, ni de son rayonnement. On l'a traité avec un soin tellement minutieux et avec une telle liberté que l'homme d'aujourd'hui peut connaître Verlaine mieux peut-être que ne le connaissent ses contemporains les plus proches. Qui savait alors, par exemple, qu'il fallait vingt-quatre ans pour épouser la première édition de 491 exemplaires des « Poèmes saturniens » ?

En France, nos morts illustres tombent littéralement dans le néant. D'ios mio, qui solos se quedan los muertos

« Mon Dieu, qu'ils restent seuls, les morts », s'écrie Bécquer, le poète espagnol de la mélancolie. Mon Dieu, qu'il est resté seul Benito Pérez Galdós, le plus glorieux romancier espagnol de tous les temps, à l'exception de Cervantès. Qui s'est souvenu que l'année dernière, le 12 janvier, il y avait eu le vingt-sixième anniversaire de sa mort ?

Publiquement personne. Je ne parle pas de ceux de l'Espagne franquiste, bien entendu. Il voudrait bien mourir, et plutôt qu'il n'ait jamais existé l'auteur de « La Maison de la Foie » et de « Efecta ». Il a écrit une trentaine de romans, une trentaine peut-être. Aucun n'a eu un succès digne de ce mort immortel. S'accuse donc d'ingratitude mes collègues qui rédigent ces journaux. Si Galdós vivait, il serait de toute son âme et avec tout son génie de notre côté, et il aurait sûrement composé le plus émouvant, le plus pathétique, le plus vil et le plus espagnol de ses « Episodios nacionales ». Il était républicain, comme Blasco Ibañeta. Je m'empresse de dire que je ne prétends pas les comparer. Dans l'arbre du roman espagnol, Blasco était le feuillage; Galdós, le tronc et les racines. Quand on veut le comparer à Benavente, le seul prix Nobel des lettres espagnoles, on disait que Galdós était le mâle et Benavente, la femelle. Moi, je ne les compare pas. Pour trouver un égal de sa taille, il faut passer la frontière : en France, il faut aller le chercher à Balzac; en Angleterre, à Dickens; en Russie, à Tolstoï. Comme Tolstoï il possédait la force et la puissance de la création et de la pensée; comme Dickens il était maître dans cet art d'évoquer avec le réel et le simple; comme Balzac il avait par l'exacitude qu'il apportait dans les descriptions des meurs et des choses, tout un monde à lui. Ce monde, chez Balzac, s'appelait « La Comédie Humaine ». Galdós aurait pu l'appeler « La Tragédie Espagnole ». Balzac comparé à Eugénie Grandet » à « L'Avare » de Molière, disait : « Lui a dépeint l'avare; moi, j'ai dépeint l'avarice. » On peut très exactement dire que si d'autres ont décrit les Espagnols, Galdós, lui, s'est attaché à décrire l'Espagne de la même façon que Cervantès dans « La Numancia ». Il n'a pas caractérisé l'Espagne à la Carlyle, mais bien l'Espagne Galdós était d'une infinie modestie, toujours au travail, silencieux, face à la

« D'ios mio, qui solos se quedan los muertos »

« Mon Dieu, qu'ils restent seuls, les morts », s'écrie Bécquer, le poète espagnol de la mélancolie. Mon Dieu, qu'il est resté seul Benito Pérez Galdós, le plus glorieux romancier espagnol de tous les temps, à l'exception de Cervantès. Qui s'est souvenu que l'année dernière, le 12 janvier, il y avait eu le vingt-sixième anniversaire de sa mort ?

Publiquement personne. Je ne parle pas de ceux de l'Espagne franquiste, bien entendu. Il voudrait bien mourir, et plutôt qu'il n'ait jamais existé l'auteur de « La Maison de la Foie » et de « Efecta ». Il a écrit une trentaine de romans, une trentaine peut-être. Aucun n'a eu un succès digne de ce mort immortel. S'accuse donc d'ingratitude mes collègues qui rédigent ces journaux. Si Galdós vivait, il serait de toute son âme et avec tout son génie de notre côté, et il aurait sûrement composé le plus émouvant, le plus pathétique, le plus vil et le plus espagnol de ses « Episodios nacionales ». Il était républicain, comme Blasco Ibañeta. Je m'empresse de dire que je ne prétends pas les comparer. Dans l'arbre du roman espagnol, Blasco était le feuillage; Galdós, le tronc et les racines. Quand on veut le comparer à Benavente, le seul prix Nobel des lettres espagnoles, on disait que Galdós était le mâle et Benavente, la femelle. Moi, je ne les compare pas. Pour trouver un égal de sa taille, il faut passer la frontière : en France, il faut aller le chercher à Balzac; en Angleterre, à Dickens; en Russie, à Tolstoï. Comme Tolstoï il possédait la force et la puissance de la création et de la pensée; comme Dickens il était maître dans cet art d'évoquer avec le réel et le simple; comme Balzac il avait par l'exacitude qu'il apportait dans les descriptions des meurs et des choses, tout un monde à lui. Ce monde, chez Balzac, s'appelait « La Comédie Humaine ». Galdós aurait pu l'appeler « La Tragédie Espagnole ». Balzac comparé à Eugénie Grandet » à « L'Avare » de Molière, disait : « Lui a dépeint l'avare; moi, j'ai dépeint l'avarice. » On peut très exactement dire que si d'autres ont décrit les Espagnols, Galdós, lui, s'est attaché à décrire l'Espagne de la même façon que Cervantès dans « La Numancia ». Il n'a pas caractérisé l'Espagne à la Carlyle, mais bien l'Espagne Galdós était d'une infinie modestie, toujours au travail, silencieux, face à la

« D'ios mio, qui solos se quedan los muertos »

« Mon Dieu, qu'ils restent seuls, les morts », s'écrie Bécquer, le poète espagnol de la mélancolie. Mon Dieu, qu'il est resté seul Benito Pérez Galdós, le plus glorieux romancier espagnol de tous les temps, à l'exception de Cervantès. Qui s'est souvenu que l'année dernière, le 12 janvier, il y avait eu le vingt-sixième anniversaire de sa mort ?

Publiquement personne. Je ne parle pas de ceux de l'Espagne franquiste, bien entendu. Il voudrait bien mourir, et plutôt qu'il n'ait jamais existé l'auteur de « La Maison de la Foie » et de « Efecta ». Il a écrit une trentaine de romans, une trentaine peut-être. Aucun n'a eu un succès digne de ce mort immortel. S'accuse donc d'ingratitude mes collègues qui rédigent ces journaux. Si Galdós vivait, il serait de toute son âme et avec tout son génie de notre côté, et il aurait sûrement composé le plus émouvant, le plus pathétique, le plus vil et le plus espagnol de ses « Episodios nacionales ». Il était républicain, comme Blasco Ibañeta. Je m'empresse de dire que je ne prétends pas les comparer. Dans l'arbre du roman espagnol, Blasco était le feuillage; Galdós, le tronc et les racines. Quand on veut le comparer à Benavente, le seul prix Nobel des lettres espagnoles, on disait que Galdós était le mâle et Benavente, la femelle. Moi, je ne les compare pas. Pour trouver un égal de sa taille, il faut passer la frontière : en France, il faut aller le chercher à Balzac; en Angleterre, à Dickens; en Russie, à Tolstoï. Comme Tolstoï il possédait la force et la puissance de la création et de la pensée; comme Dickens il était maître dans cet art d'évoquer avec le réel et le simple; comme Balzac il avait par l'exacitude qu'il apportait dans les descriptions des meurs et des choses, tout un monde à lui. Ce monde, chez Balzac, s'appelait « La Comédie Humaine ». Galdós aurait pu l'appeler « La Tragédie Espagnole ». Balzac comparé à Eugénie Grandet » à « L'Avare » de Molière, disait : « Lui a dépeint l'avare; moi, j'ai dépeint l'avarice. » On peut très exactement dire que si d'autres ont décrit les Espagnols, Galdós, lui, s'est attaché à décrire l'Espagne de la même façon que Cervantès dans « La Numancia ». Il n'a pas caractérisé l'Espagne à la Carlyle, mais bien l'Espagne Galdós était d'une infinie modestie, toujours au travail, silencieux, face à la

« D'ios mio, qui solos se quedan los muertos »

« Mon Dieu, qu'ils restent seuls, les morts », s'écrie Bécquer, le poète espagnol de la mélancolie. Mon Dieu, qu'il est resté seul Benito Pérez Galdós, le plus glorieux romancier espagnol de tous les temps, à l'exception de Cervantès. Qui s'est souvenu que l'année dernière, le 12 janvier, il y avait eu le vingt-sixième anniversaire de sa mort ?

Publiquement personne. Je ne parle pas de ceux de l'Espagne franquiste, bien entendu. Il voudrait bien mourir, et plutôt qu'il n'ait jamais existé l'auteur de « La Maison de la Foie » et de « Efecta ». Il a écrit une trentaine de romans, une trentaine peut-être. Aucun n'a eu un succès digne de ce mort immortel. S'accuse donc d'ingratitude mes collègues qui rédigent ces journaux. Si Galdós vivait, il serait de toute son âme et avec tout son génie de notre côté, et il aurait sûrement composé le plus émouvant, le plus pathétique, le plus vil et le plus espagnol de ses « Episodios nacionales ». Il était républicain, comme Blasco Ibañeta. Je m'empresse de dire que je ne prétends pas les comparer. Dans l'arbre du roman espagnol, Blasco était le feuillage; Galdós, le tronc et les racines. Quand on veut le comparer à Benavente, le seul prix Nobel des lettres espagnoles, on disait que Galdós était le mâle et Benavente, la femelle. Moi, je ne les compare pas. Pour trouver un égal de sa taille, il faut passer la frontière : en France, il faut aller le chercher à Balzac; en Angleterre, à Dickens; en Russie, à Tolstoï. Comme Tolstoï il possédait la force et la puissance de la création et de la pensée; comme Dickens il était maître dans cet art d'évoquer avec le réel et le simple; comme Balzac il avait par l'exacitude qu'il apportait dans les descriptions des meurs et des choses, tout un monde à lui. Ce monde, chez Balzac, s'appelait « La Comédie Humaine ». Galdós aurait pu l'appeler « La Tragédie Espagnole ». Balzac comparé à Eugénie Grandet » à « L'Avare » de Molière, disait : « Lui a dépeint l'avare; moi, j'ai dépeint l'avarice. » On peut très exactement dire que si d'autres ont décrit les Espagnols, Galdós, lui, s'est attaché à décrire l'Espagne de la même façon que Cervantès dans « La Numancia ». Il n'a pas caractérisé l'Espagne à la Carlyle, mais bien l'Espagne Galdós était d'une infinie modestie, toujours au travail, silencieux, face à la

« D'ios mio, qui solos se quedan los muertos »

« Mon Dieu, qu'ils restent seuls, les morts », s'écrie Bécquer, le poète espagnol de la mélancolie. Mon Dieu, qu'il est resté seul Benito Pérez Galdós, le plus glorieux romancier espagnol de tous les temps, à l'exception de Cervantès. Qui s'est souvenu que l'année dernière, le 12 janvier, il y avait eu le vingt-sixième anniversaire de sa mort ?

Publiquement personne. Je ne parle pas de ceux de l'Espagne franquiste, bien entendu. Il voudrait bien mourir, et plutôt qu'il n'ait jamais existé l'auteur de « La Maison de la Foie » et de « Efecta ». Il a écrit une trentaine de romans, une trentaine peut-être. Aucun n'a eu un succès digne de ce mort immortel. S'accuse donc d'ingratitude mes collègues qui rédigent ces journaux. Si Galdós vivait, il serait de toute son âme et avec tout son génie de notre côté, et il aurait sûrement composé le plus émouvant, le plus pathétique, le plus vil et le plus espagnol de ses « Episodios nacionales ». Il était républicain, comme Blasco Ibañeta. Je m'empresse de dire que je ne prétends pas les comparer. Dans l'arbre du roman espagnol, Blasco était le feuillage; Galdós, le tronc et les racines. Quand on veut le comparer à Benavente, le seul prix Nobel des lettres espagnoles, on disait que Galdós était le mâle et Benavente, la femelle. Moi, je ne les compare pas. Pour trouver un égal de sa taille, il faut passer la frontière : en France, il faut aller le chercher à Balzac; en Angleterre, à Dickens; en Russie, à Tolstoï. Comme Tolstoï il possédait la force et la puissance de la création et de la pensée; comme Dickens il était maître dans cet art d'évoquer avec le réel et le simple; comme Balzac il avait par l'exacitude qu'il apportait dans les descriptions des meurs et des choses, tout un monde à lui. Ce monde, chez Balzac, s'appelait « La Comédie Humaine ». Galdós aurait pu l'appeler « La Tragédie Espagnole ». Balzac comparé à Eugénie Grandet » à « L'Avare » de Molière, disait : « Lui a dépeint l'avare; moi, j'ai dépeint l'avarice. » On peut très exactement dire que si d'autres ont décrit les Espagnols, Galdós, lui, s'est attaché à décrire l'Espagne de la même façon que Cervantès dans « La Numancia ». Il n'a pas caractérisé l'Espagne à la Carlyle, mais bien l'Espagne Galdós était d'une infinie modestie, toujours au travail, silencieux, face à la

la cause des monarchistes ont fait la guerre ils l'ont financée, ils l'ont soutenue; ils ont servi et continuent de servir Franco, « Renouveau espagnole » était à la ligne avec la phalange et Calvo Sotelo devait être le chef civil de l'insurrection.

Pour cacher toutes ces manœuvres derrière un rideau de fumée, on lança la liste d'un gouvernement absurde, composée dans quelque café de Paris et donnée à la presse par notre ambassadeur à Paris. Quinones de Leon est un vieux renard qui connaît tous les chemins détournés de Paris.

Nous commençons de voir déjà sa main dans quelques journaux. Quinones de Leon dirigeait en France, pendant notre guerre, l'Union Française pour la Liberté et la Démocratie, toutes les manœuvres monarchistes qui s'y déroulaient, et il continue d'avoir des complaisances reconnaissantes qu'il n'a pas manqué d'embûcher à nouveau pour la deuxième croisée.

Nous nous attendons à lire des choses aussi surprenantes que celles que nous avons lues dans le numéro de l'Unité-France, où nous insistons sur notre avertissement : Toute nouvelle sur l'Espagne est fautive, en principe, tant qu'elle n'est pas immédiatement vérifiée.

Comme nous l'avions déjà annoncé, la Russie a demandé d'intervenir dans les conversations entre Franco et les monarchistes.

M. Giral a affirmé aux journalistes, notamment, qu'une fois restaurée à Madrid, la République coopérerait directement avec les Etats-Unis et les autres nations démocratiques de l'Europe et de l'Amérique latine.

En plus du rôle que l'influence espagnole pourrait jouer dans les relations des Etats-Unis et des autres pays de l'hémisphère occidental, M. Giral a souligné son intention de faire republier le programme de l'« Hispanidad » qui, dans l'esprit de Franco, tendait à contraindre l'influence américaine en Amérique latine.

M. Giral a ajouté que la République espagnole n'aurait de relations d'aucune sorte avec l'Afrique. Enfin, il a attiré l'attention de ses interlocuteurs sur l'existence de gisements d'uranium près de Salamanque, à la frontière portugaise, et sur la richesse de l'Espagne en mercure et en plomb, dont il serait possible de tirer de l'énergie atomique.

M. Giral n'a pas été seulement interrogé par des journalistes. Appelé au département d'Etat des Etats-Unis, il a eu la des entretiens pour envisager les modalités d'un changement de régime et les élections espagnoles.

Nous vivons des journées décisives dans lesquelles toutes les forces sont en action, aussi bien les amis que les adversaires. La décision des trois ministres pour le raptus de la République, qui a été retardée de quelques jours, va être prise ce mois même. Avant que les amandiers fleurissent Franco sera tombé. Et il ne sera pas remplacé par Don Juan. Ce seront les élections qui vont décider. Et que nos amis et nos ennemis le sachent, il va se produire l'explosion de la bombe explosion sentimentale du 12 avril.

M. Giral n'a pas été seulement interrogé par des journalistes. Appelé au département d'Etat des Etats-Unis, il a eu la des entretiens pour envisager les modalités d'un changement de régime et les élections espagnoles.

Nous vivons des journées décisives dans lesquelles toutes les forces sont en action, aussi bien les amis que les adversaires. La décision des trois ministres pour le raptus de la République, qui a été retardée de quelques jours, va être prise ce mois même. Avant que les amandiers fleurissent Franco sera tombé. Et il ne sera pas remplacé par Don Juan. Ce seront les élections qui vont décider. Et que nos amis et nos ennemis le sachent, il va se produire l'explosion de la bombe explosion sentimentale du 12 avril.

M. Giral n'a pas été seulement interrogé par des journalistes. Appelé au département d'Etat des Etats-Unis, il a eu la des entretiens pour envisager les modalités d'un changement de régime et les élections espagnoles.

Nous vivons des journées décisives dans lesquelles toutes les forces sont en action, aussi bien les amis que les adversaires. La décision des trois ministres pour le raptus de la République, qui a été retardée de quelques jours, va être prise ce mois même. Avant que les amandiers fleurissent Franco sera tombé. Et il ne sera pas remplacé par Don Juan. Ce seront les élections qui vont décider. Et que nos amis et nos ennemis le sachent, il va se produire l'explosion de la bombe explosion sentimentale du 12 avril.

M. Giral n'a pas été seulement interrogé par des journalistes. Appelé au département d'Etat des Etats-Unis, il a eu la des entretiens pour envisager les modalités d'un changement de régime et les élections espagnoles.

Nous vivons des journées décisives dans lesquelles toutes les forces sont en action, aussi bien les amis que les adversaires. La décision des trois ministres pour le raptus de la République, qui a été retardée de quelques jours, va être prise ce mois même. Avant que les amandiers fleurissent Franco sera tombé. Et il ne sera pas remplacé par Don Juan. Ce seront les élections qui vont décider. Et que nos amis et nos ennemis le sachent, il va se produire l'explosion de la bombe explosion sentimentale du 12 avril.

M. Giral n'a pas été seulement interrogé par des journalistes. Appelé au département d'Etat des Etats-Unis, il a eu la des entretiens pour envisager les modalités d'un changement de régime et les élections espagnoles.

Nous vivons des journées décisives dans lesquelles toutes les forces sont en action, aussi bien les amis que les adversaires. La décision des trois ministres pour le raptus de la République, qui a été retardée de quelques jours, va être prise ce mois même. Avant que les amandiers fleurissent Franco sera tombé. Et il ne sera pas remplacé par Don Juan. Ce seront les élections qui vont décider. Et que nos amis et nos ennemis le sachent, il va se produire l'explosion de la bombe explosion sentimentale du 12 avril.

M. Giral n'a pas été seulement interrogé par des journalistes. Appelé au département d'Etat des Etats-Unis, il a eu la des entretiens pour envisager les modalités d'un changement de régime et les élections espagnoles.

Nous vivons des journées décisives dans lesquelles toutes les forces sont en action, aussi bien les amis que les adversaires. La décision des trois ministres pour le raptus de la République, qui a été retardée de quelques jours, va être prise ce mois même. Avant que les amandiers fleurissent Franco sera tombé. Et il ne sera pas remplacé par Don Juan. Ce seront les élections qui vont décider. Et que nos amis et nos ennemis le sachent, il va se produire l'explosion de la bombe explosion sentimentale du 12 avril.

## BIEN INTERNATIONAL

### ALBANIE

Albanie, pays étrange et tourmenté, chaos de montagnes où habitent une multitude de clans professant trois religions différentes et divisés depuis un temps immémorial par des haines réciproques. Celui qui tient l'Albanie et ses ports est en mesure dans les Balkans, c'est de Durazzo, l'antique Dyrrachium, que partait, sous les Romains, la voie Aurélienne, qui mieux que les routes de mer, faisait communiquer par Thessalonique et Byzance, l'Orient fabuleux et la capitale des Césars.

L'Albanie est d'un abord assez rébarbatif. Ses habitants, à l'époque des Osmanlis, donnaient déjà au Sultan bien du fil à retordre. Ali de Tebelin, pacha de Janina, fut un des révoltés illustres du dix-neuvième siècle. Les fils de ses compagnons n'ont pas perdu le goût de la liberté. Ils professent toujours un amour immodéré des armes; le dernier des paysans n'abandonne jamais sa carabine, fût-ce pour bûcher son champ et il met tout son orgueil, les jours de fête, à exhiber une vraie panoplie de pistolets et de poignards. Les auberges, les tomates, les défilés, ressemblent à des forteresses et la vendetta ensanglantée périodiquement les villages. De ci de là, pourtant, quelques plaines fertiles, cultivées comme des jardins, forment avec la montagne farouche de surprenants contrastes. Comme cet village d'Ohrida, pourvu de tout confort moderne, et que front lever au pays natal des indigènes enrichis en Amérique. L'Albanie ne possède aucun chemin de fer et n'a que des





